

Philippe DESCOLA, *Par-delà nature et culture*

Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 2015, 800 pages

Thomas Lerosier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11371>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.11371](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11371)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 555-557

ISBN : 9782814303256

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Thomas Lerosier, « Philippe DESCOLA, *Par-delà nature et culture* », *Questions de communication* [En ligne],

31 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 12 avril 2021. URL : [http://](http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11371)

journals.openedition.org/questionsdecommunication/11371 ; DOI : [https://doi.org/10.4000/](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11371)

[questionsdecommunication.11371](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11371)



L'ouvrage rassemble donc un nombre considérable de contributions couvrant une grande variété de sujets : le champ scolaire, les loisirs et les arts, le travail et les phénomènes migratoires. Il offre une vision large qui nous permet de voir la vitalité intellectuelle des chercheurs d'inspiration bourdieusienne. Cependant, la façon de présenter les contributions soulève quelques doutes. Ces contributions semblent maintenir une empreinte discursive caractéristique des propositions orales. Elles auraient besoin d'une réélaboration pour ne pas reproduire les contributions d'un colloque. En outre, certaines contributions semblent négliger le lien entre la réflexion théorique et la dimension empirique qui non seulement est un enseignement important de Pierre Bourdieu, mais aurait permis de mieux comprendre la valeur des études présentées.

Anna Uboldi

Université Milano Bicocca, IT-20126
a.uboldi2@campus.unimib.it

Philippe DESCOLA, *Par-delà nature et culture*

Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 2015, 800 pages

Par-delà nature et culture, paru pour la première fois en 2005, se présente comme un essai adressé aux anthropologues. Mais dix ans après sa parution initiale, il peut être considéré comme une lecture incontournable en sciences sociales. Pour ces deux raisons, il ne sera pas question ici de s'essayer à une critique de fond. Plus modestement, il s'agira d'en retracer l'argumentation en mettant l'accent sur trois des raisons qui en rendent la lecture particulièrement stimulante : son ambition structuraliste, sa contribution aux débats actuels sur la question environnementale et son interprétation du changement technique.

Le livre est présenté comme le fruit d'un « sentiment d'insatisfaction » (p. 13). Philippe Descola avance l'idée selon laquelle le dualisme nature/culture, qui fonde l'anthropologie depuis le XIX^e siècle, n'est pas partagé par toutes les sociétés humaines et constitue un obstacle à la compréhension des sociétés non occidentales. D'une part, l'enjeu du livre est de suggérer un « nouveau champ analytique au sein duquel le naturalisme moderne [...] ne serait que l'une des expressions possibles de schèmes plus généraux gouvernant l'objectivation du monde et d'autrui » (p. 16). D'autre part, l'auteur entend « spécifier la nature de ces schèmes, élucider leurs règles de composition et dresser une typologie de leurs arrangements » (*ibid.*).

Dans une première partie, Philippe Descola invite le lecteur à un « périple ethnographique » (p. 65). De l'Amérique du Sud à l'Océanie en passant

par le détroit de Béring et les plaines mongoles, il multiplie les exemples de sociétés et de cosmologies dont la dualité nature/culture est absente. Il entend ainsi faire « prendre conscience [au lecteur] que la manière dont l'Occident moderne se représente la nature est la chose la moins bien partagée » sur la planète (p. 70). L'autre intérêt de ces pérégrinations est d'infirmer l'idée selon laquelle la séparation entre humains et non-humains correspond à un stade plus avancé dans l'évolution de l'humanité. Parmi les contre-exemples convoqués par l'auteur, on pourra simplement citer l'absence d'un tel partage dans une société « avancée » comme le Japon contemporain (p. 69). Philippe Descola esquisse ensuite une généalogie de « l'autonomie de la nature ». Pour lui, la nature n'est pas dévoilée, mais « peu à peu construite comme un dispositif ontologique d'un genre particulier servant d'assise à la cosmologie des modernes » (p. 123). À la fin du XIX^e siècle, le dualisme nature/culture se formalise à travers la naissance du concept de « culture » et la constitution d'une nouvelle discipline, l'anthropologie, dont ce dualisme devient le noyau constitutif. L'enjeu de l'anthropologie, nous dit Philippe Descola, est d'étudier « les expressions singulières et de découvrir, si possible, les règles d'engendrement ou de distribution » (p. 149) des formes de compromis que chaque société doit inventer entre nature et culture. Cependant, ce fondement ontologique de l'anthropologie moderne est « un obstacle à la juste compréhension des ontologies et des cosmologies dont les prémisses diffèrent des nôtres » (p. 155).

Dans la deuxième partie, Philippe Descola entend substituer à l'opposition nature/culture l'étude des structures qui président à l'établissement de différentes formes ontologiques. Il entreprend de réhabiliter l'analyse structurale afin de rendre compte des différentes manières dont les humains organisent leur rapport au monde. L'auteur introduit le concept de « schèmes de la pratique » qu'il définit comme des « dispositions psychiques, sensori-motrices et émotionnelles, intériorisées grâce à l'expérience acquise dans un milieu social donné » (p. 190). Ces schèmes permettent à un individu de donner du sens à ses perceptions, d'organiser ses émotions et sa pensée, d'interpréter des événements et de les communiquer au sein de sa communauté. L'anthropologie de Philippe Descola s'intéresse plus particulièrement aux schèmes non conscients dotés d'un haut degré de généralité : les « schèmes intégrateurs de la pratique » (p. 204). Ces derniers engendrent et assurent la cohérence des « schèmes spécialisés » qui sont beaucoup plus circonstanciés – et dont l'*habitus* de Pierre Bourdieu est un cas exemplaire (p. 192). Chaque schème

intégrateur est le fruit d'une combinaison particulière de deux des modalités fondamentales de structuration de l'expérience individuelle et collective (p. 209). Il s'agit de « l'identification » (opération par laquelle j'attribue aux objets qui m'entourent des propriétés similaires ou différentes de celles que je me reconnais) et de la « relation » (opération consistant à définir les types de lien qui existent entre les entités qui peuplent le monde). Cette discussion de l'échelle d'analyse propre à l'approche structurale fait intervenir des réflexions épistémologiques importantes sur le degré d'abstraction des « schémas intégrateurs » et leur propension à expliquer certains phénomènes sans recourir à de nouvelles spéculations ontologiques (à ce sujet, voir les critiques pertinentes de l'anthropologue Maurice Bloch, « Comptes rendus. Sciences sociales », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, I, 2007, pp. 161-220).

À son niveau le plus fondamental, l'identification opère sur le plan des « intériorités » (les objets qui peuplent le monde sont-ils, comme moi, dotés d'une intention ?) et sur le plan des « physicalités » (ces objets partagent-ils les mêmes propriétés matérielles ou organiques que moi ?). Ce faisant, elle définit les quatre types d'ontologie « qui servent de point d'ancrage à des formes contrastées de cosmologies » (p. 220) et qui constituent le cœur de l'ouvrage. La troisième partie du livre est consacrée à leur caractérisation. Premièrement, l'anémisme – ressemblance des intériorités, différence des physicalités – présente un ordre naturel hérité d'une époque où humains, animaux et plantes n'étaient pas différenciés. Les animaux et les plantes sont, au-delà des différences corporelles et biologiques, des « sortes d'humains déguisés » (p. 229) et partagent avec ces derniers la subjectivité, la conscience, l'intentionnalité. Deuxièmement, le totémisme – ressemblance des intériorités, ressemblance des physicalités – distribue les entités du monde dans des familles ontologiques rassemblant des humains et des non-humains selon qu'ils partagent certains attributs physiques et psychiques. Troisièmement, l'analogisme – différence des intériorités, différence des physicalités – perçoit les êtres qui peuplent le monde comme une infinité d'entités singulières. Celles-ci se distinguent les unes des autres en fonction de l'agencement des éléments qui les composent. Quatrièmement, plutôt que de proposer une description synthétique du naturalisme – différence des intériorités, ressemblance des physicalités –, Philippe Descola change de perspective. Confronté à un système ontologique qu'il partage avec ses lecteurs, il fait le choix de ne pas en redonner les grandes lignes. Il entreprend d'introduire des arguments pouvant semer le trouble dans les « prétentions à l'hégémonie » du naturalisme (p. 306). Philippe Descola mobilise les courants philosophiques

d'inspiration phénoménologiques et les différentes philosophies de l'environnement afin d'apporter une « possible contribution à une désagrégation du mode d'identification naturaliste » (p. 324). Ce choix stratégique – qui rompt avec les canons de l'analyse symétrique – consiste à dénaturer le naturalisme et à lui rendre sa place parmi les autres systèmes ontologiques connus. Ce travail de mise en perspective des grandes ontologies résonne singulièrement avec les débats environnementaux contemporains. Mais c'est ailleurs, dans un article consacré à la protection de la nature, que Philippe Descola apporte la preuve de la contribution de *Par-delà nature et culture* à ces débats (Philippe Descola, « À qui appartient la nature ? », *La Vie des idées*, 21 janvier 2008). Plutôt que de recourir à des conceptions éthiques de l'environnement – biocentrique, écocentrique ou utilitariste – qui ne font sens qu'au sein du système ontologique naturaliste, Philippe Descola suggère la création de zones de négociation où les modalités de la protection des espaces naturels seraient envisagées à l'aune des formes ontologiques des différentes sociétés concernées par ces espaces.

Dans les quatrième et cinquième parties de son livre, Philippe Descola examine les « régimes de connaissance » et les positions épistémiques qui les sous-tendent en fonction des schémas convoqués dans les chapitres précédents. Afin de contourner le « dialogue de sourds » (p. 497) qui se nourrit de la tension entre « universalisme » et « relativisme », Philippe Descola met en jeu une position épistémique originale à travers l'expression d'*universalisme relatif* (où « relatif » signale un intérêt moindre pour les distinctions de principe entre les êtres et une plus grande attention aux « relations » qui s'établissent entre eux, c'est-à-dire aux grands schémas d'action tels que l'échange, la prédation, la production, etc.). Mais cette proposition reste assez abstraite. Il n'est pas aisé de saisir comment elle peut être mise en application par les chercheurs en sciences humaines et sociales, contrairement aux propositions plus opératoires issues des études féministes (Donna Haraway, « Situated Knowledge », *Feminist Studies*, vol. 14, 3, 1988, pp. 575-599).

Pour finir, Philippe Descola s'intéresse à la dynamique des systèmes ontologiques. Il s'attelle à la question de la technique en tant qu'elle constitue une actualisation des schémas de la relation et apporte une contribution intéressante aux travaux contemporains sur l'innovation et la diffusion des techniques. Il présente une série d'exemples contrastés sur la question de l'élevage. En Sibérie, les techniques d'élevage ont pu constituer un vecteur de transformation profonde de l'ontologie

animique jusqu'à sa progressive mutation dans des formes ontologiques plus proches de l'analogisme. Inversement, en Amazonie, les schèmes animiques ont joué un rôle inhibiteur vis-à-vis du changement technique, de sorte que les Amérindiens des zones tropicales se refusent toujours à entretenir du bétail. « Pour qu'une technique nouvelle apparaisse ou soit empruntée avec quelque chance de succès, il faut donc assurément qu'elle présente une utilité réelle ou imaginaire et qu'elle soit compatible avec les autres caractéristiques du système où elle prend place » (p. 655). De ce point de vue, le point fort de la pensée de Philippe Descola est de proposer une alternative fine à la tension entre le déterminisme technique et la construction sociale des technologies (sur ce thème on pourra se reporter aux remarques de David Edgerton, « De l'innovation aux usages. Dix thèses éclectiques sur l'histoire des techniques », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 4-5, 1998, pp. 815-837).

En définitive, *Par-delà nature et culture* est un livre exigeant envers son lecteur. Mais il s'agit, à bien des égards, d'une œuvre enthousiasmante dont la portée excède le seul cadre de l'anthropologie et peut-être même celui des sciences humaines et sociales.

Thomas Lerosier

École centrale de Lyon, F-69134
thomas.lerosier@ec-lyon.fr

Delphine GARDEY, Cynthia KRAUS, dirs, *Politiques de coalition. Penser et se mobiliser avec Judith Butler. Politics of Coalition. Thinking Collective Action with Judith Butler* Zurich, Éd. Seismo, coll. Questions de genre, 2016, 282 pages

« Comment se coaliser ? » Telle est la question qui conduit les travaux de recherche de Judith Butler et qui fait l'objet d'une analyse dans *Politiques de coalition. Penser et se mobiliser avec Judith Butler*. Appuyé sur l'ensemble de la pensée butlérienne et accordant une attention particulière à l'ouvrage *Gender Trouble* (New York, Routledge, 1990) et à sa conception de la précarité et de la vulnérabilité, cet ouvrage fournit une réflexion mûre et réaliste de la façon de faire alliance. Outre l'article inédit de Judith Butler (pp. 250-271), qui compte parmi les plus grandes théoriciennes contemporaines du genre, l'originalité de ce livre s'exprime par la contribution des chercheurs.es et des jeunes scientifiques qui témoignent « de l'actualité critique et politique de l'ouvrage de Judith Butler » (p. 8). En priorisant la circulation des expériences et les perspectives du « coaliser » dans les sociétés dites postcoloniales, telles que la France, la Suisse, la Serbie, la Turquie et Israël, les auteurs.es proposent des méthodes

pour faire du commun malgré les divisions culturelles qui traversent chacun de ces espaces. À partir du référentiel théorique butlérien, l'ouvrage prospecte les manières d'agir des minorités afin de combattre l'oppression du pouvoir hégémonique et les dissensus corrosifs qui existent au cœur de ces groupes minoritaires.

En parlant métaphoriquement « d'ouvrir les portes de la maison », Delphine Gardey explique l'ambition de l'ouvrage bilingue (français-anglais) avec une série de verbes d'action : « Traduire, être invité.e et recevoir ; prendre la parole et s'allier » (p. 36). De cette manière, l'ouvrage lui-même représente un exercice de coalition. Ce livre fait suite au colloque *Whats is Coalition? Reflections on the Conditions of Alliance Formation with Judith Butler's work*, organisé en 2012 à Genève. La rencontre était un espace d'un faire commun, qui s'exprime dans cet ouvrage en deux parties : la première, intitulée « Expériences », fournit des exemples concrets de coalition ; la deuxième, intitulée « Perspectives », propose « une série de lectures plus transversales qui approfondissent, déplacent ou complètent les questions posées précédemment » (p. 50). Pour conclure les « Perspectives », Judith Butler intervient dans l'article *Vulnérabilité, précarité et coalition* (pp. 250-271). Ce texte peut être perçu dans la continuité de sa pensée, mais il est aussi révélateur d'une facette « sans précédent » concernant sa notion de contingence : « Ce qui me frappe, c'est que Butler nous dit clairement que la condition partagée pour un "nous" est non-contingente. Voici à ma connaissance quelque chose de très nouveau », dit Cynthia Kraus dans son article « Comment se coaliser ? Corps alliés et démocratie » (p. 28).

« Expériences » nous place au cœur de l'*agency* (agir ensemble) des groupes minoritaires, des corps vulnérables mis en situation de précarité. Ana Vulic (pp. 56-77) démarre ce chapitre en exposant deux mouvements en Serbie, les *Femmes en Noir* et la *Marche des fiertés de Belgrade*, dont la coalition a permis le basculement « des antagonismes existants afin de déconstruire les cadres nationalistes et familiaux qui perpétuent l'économie de la violence et de l'exclusion » (p. 74). Il semble pertinent de souligner la manière dont l'auteure rend palpable les deux théories les plus remarquables de Judith Butler : la « performance » et « les vies sujettes au deuil » à travers *Femmes en Noir* (le principe des vies sujettes au deuil désigne le fait que certaines vies méritent d'être pleurées tandis que d'autres sont réduites à l'indifférence). Par le biais d'une performance dans l'espace public, les *Femmes en Noir* donnent un visage aux victimes du génocide de Srebrenica et laissent aux Serbes la possibilité de pleurer ces vies effacées par les politiques nationalistes et par le silence médiatique.